

Introduction

L'attraction culturelle des capitales

Christophe CHARLE

Ce volume rassemble dix contributions issues d'une table ronde franco-italienne organisée par l'Institut d'histoire moderne et contemporaine et l'École française de Rome les 1^{er} et 2 mars 2002. Centrée sur la question de l'attraction exercée par les capitales culturelles européennes, cette table ronde représente elle-même le second volet d'une enquête dont la première phase avait abouti au volume intitulé *Capitales culturelles, capitales symboliques. Paris et les expériences européennes (xviii^e-xx^e siècle)*¹. Le présent recueil tente d'explorer des thématiques qui n'avaient pu être abordées alors et se veut aussi un ensemble de propositions de recherche et de questions, alors que *Capitales culturelles, capitales symboliques* était surtout un état des lieux et un balisage de problématiques déjà éprouvées.

Cette double orientation explique la présence ici de monographies sur les pèlerinages à Rome (Ph. Boutry, D. Julia), sur Notre-Dame, temple national (J.-O. Boudon), sur les concours des arts à Rome (M. P. Donato), ou encore sur deux musées de grandes métropoles, Chicago et Paris (V. Tarasco-Long), à côté d'articles plus prospectifs et programmatiques issus de recherches en cours sur les cultes et pèlerinages littéraires (M. Espagne, P. Boudrot), sur les guides à l'usage des étrangers (G. Chabaud), sur les théâtres en Europe (Chr. Charle), sur les modes (D. Roche) et les courses de chevaux (N. de Blomac). Par-delà la diversité des thèmes, des lieux, des époques ou du choix des méthodes d'exposition ou d'analyse, ces textes posent deux ensembles de questions sous-jacentes.

Tout d'abord, quels sont les acteurs et les facteurs de ces phénomènes d'attraction ou de déclin de l'attraction (terme entendu au sens le plus large)

1. Sous la direction de Christophe Charle et Daniel Roche, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

de certaines capitales culturelles, qu'elles soient anciennes (Paris, Rome) ou plus récentes (Londres², Weimar, Chicago)?

En second lieu, comment la circulation de modèles culturels entre capitales et espaces linguistiques, mais aussi entre les divers champs de production culturelle, s'opère-t-elle et témoigne-t-elle ainsi d'un rayonnement au second degré de certaines capitales privilégiées (Rome, Paris, Londres)?

ACTEURS ET FACTEURS DE L'ATTRACTION DES CAPITALES

La pratique du pèlerinage représente sans doute l'une des plus anciennes formes d'attraction culturelle. Elle n'a toutefois pas forcément partie liée avec l'attraction exercée par une capitale, comme le note d'entrée Dominique Julia, et peut même souvent apparaître incompatible avec elle. Il existe au moins une exception notable à cette règle parmi les grandes capitales européennes, Rome. Les pèlerinages (religieux, mais aussi artistiques) continuent d'y jouer un rôle central et durable pour le maintien de l'emprise internationale de cette ville, par ailleurs engagée dans un lent processus de déclin relatif depuis le XVII^e siècle. Les estimations proposées par Julia donnent une fourchette de 350 000 à 400 000 pèlerins avant 1650 lors des jubilés et d'environ 200 000 au XVIII^e siècle. Ces foules considérables ne pourront être retrouvées avec la même ampleur avant la fin du XIX^e siècle, malgré les tentatives de restauration du jubilé de 1825 destinées à effacer l'érosion antérieure et surtout la coupure révolutionnaire. L'extension (il faudrait même dire *stricto sensu* « la catholicité ») de l'espace d'attraction a particulièrement tendance à se réduire à un cercle de plus en plus proche, sud-européen puis italien, voire centre-italien au XIX^e siècle.

Ce processus nous rappelle que le capital symbolique (qu'il soit religieux ou culturel) s'érode comme tout capital, mais aussi que certains acteurs ou certaines conjonctures peuvent inverser les tendances. Pie IX et Léon XIII ou d'autres papes charismatiques du XX^e siècle, aidés par la révolution des transports, ont redonné ensuite toute l'universalité à l'emprise religieuse à distance de Rome, ville de pèlerinage.

Ce renouveau « à éclipse » dépend d'un autre facteur, en partie lié à la papauté, en partie indépendant d'elle, le mythe artistique de Rome. C'est ce que nous démontre la contribution de Maria Pia Donato sur les concours

2. Londres figure ici comme une capitale récente puisque sont évoqués surtout sa fonction de célébration littéraire, processus acquis seulement à la fin du XIX^e siècle, comme le montre Pierre Boudrot à propos de Shakespeare, et son investissement dans les modes ou les arts, suivant le sillage parisien. En revanche, pour les sports et notamment l'hippisme, la capitale britannique fait figure d'aînée et de modèle pour Paris, comme le souligne Nicole de Blomac, *infra*, p. 133 sq.

artistiques romains du XVIII^e siècle. La moindre ferveur religieuse du temps des Lumières peut être compensée auprès des élites européennes par le maintien, voire l'amplification, du mythe renaissant de Rome capitale des arts et des lettres que certains papes utilisent au profit de leurs ambitions politiques après les déconvenues des traités de Westphalie. Les concours clémentins (du nom du pape Clément XI, leur mécène) sont ainsi destinés à célébrer l'alliance du classicisme et du catholicisme romain, à séduire un public local et international, à réaffirmer la prééminence de Rome face à l'hégémonisme culturel français menaçant que symbolise la fondation de l'Académie de France à Rome.

Cette autocélébration liant lettres et arts reste toutefois à la merci des aléas historiques et personnels. Si les artistes, les hommes de lettres et les amateurs d'art ou de belles lettres affluent toujours à Rome pour y puiser exemples et inspiration d'un passé sacralisé, l'esprit des Lumières fragilise l'alliance du pouvoir catholique et de ces rituels académiques. S'affilier aux académies romaines (Saint-Luc et l'Arcadie) reste prestigieux pour les étrangers alors que leurs rituels se laïcisent. La rupture apparaît plus nettement après 1750 entre la capitale internationale du néoclassicisme et les tenants locaux d'une resacralisation fondée sur les formes de dévotion populaire. Ce sont paradoxalement les autorités napoléoniennes qui maintiennent la tradition des concours fondés par le pape Clément XI alors que son lointain successeur Pie VII n'est plus que le prisonnier de l'empereur des Français.

Cette rencontre entre Rome et singulièrement Paris est évoquée, d'une autre manière, dans l'étude de Notre-Dame, temple national, conduite par Jacques-Olivier Boudon. Dans ce cas, il ne s'agit pas, comme précédemment, d'une combinaison complexe des acteurs et facteurs culturels et religieux d'attraction, mais d'un réinvestissement du religieux par le politique dans une capitale pourtant peu religieuse, sans tradition de pèlerinage et à l'avant-garde du combat laïcisateur, au point d'avoir transformé la cathédrale en temple de la Raison pendant la phase radicale de la Révolution. Cette alliance surprenante a été nouée par le Premier consul dès 1800 (*Te Deum* pour célébrer Marengo), amplifiée par le sacre de 1804 et tous les autres événements dynastiques, puis reprise par le neveu de l'Empereur (mariage de Napoléon III, baptême du prince impérial). On ne doit pas en déduire une fausse interprétation, comme le montre J.-O. Boudon, auteur de *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*. La dynastie des Bonaparte n'a pas seule réinventé Notre-Dame comme temple national pour disposer d'un lieu alternatif aux églises liées à la monarchie ou aux espaces de célébration révolutionnaire. D'autres régimes, y compris, et peut-être surtout, les républiques, ont suivi la même voie.

Pourtant les deux partis qui s'affrontent à la fin du XIX^e siècle, catholiques intransigeants et républicains laïcisateurs, ont construit ou reconstruit des lieux de célébration alternatifs : les premiers, avec le Sacré-Cœur posé au-dessus de

la ville impie sur la butte des martyrs (Montmartre), les seconds, avec le Panthéon, au sommet de la colline de l'esprit, voué aux grands hommes du progrès, depuis Victor Hugo jusqu'à Zola et Berthelot. Ni la basilique du XIX^e siècle finissant, ni le temple néoclassique n'empêchent la cathédrale de Paris de retrouver, dans certaines circonstances cruciales, une fonction neutre de réconciliation de la France divisée, de la crise anarchiste (obsèques de Sadi Carnot après son assassinat en 1894) aux funérailles de François Mitterrand en 1996, en passant par la victoire de 1918 ou la résurrection de 1944. En prolongement de son étude, Jacques-Olivier Boudon suggère une enquête comparative qui déterminerait si cet exemple parisien d'un lieu d'attraction religieuse aux fonctions politiques multiples est un cas unique en Europe.

Faisant suite à ses remarques, on peut ajouter que ce changement de fonction d'un espace sacré (et l'on retrouve ici un phénomène noté à propos de Rome) a été probablement favorisé par la position centrale de Notre-Dame au cœur de la Cité, produite elle-même par l'haussmannisation de l'île et par sa transformation préalable en icône littéraire grâce au roman de Victor Hugo. Or on sait combien la culture politique française a partie liée avec un modèle centralisé de l'espace et un imaginaire forgé par les hommes de lettres, de Chateaubriand à Hugo et Malraux, souvent eux-mêmes hommes de pouvoir.

CIRCULATION DES MODÈLES

Cette confrontation Paris/Rome ne doit pas nous induire en erreur. S'il est évident que l'urbanisme parisien a joué de la reprise d'attraits propres à la capitale du monde antique³, il est bien des champs culturels où la circulation des modèles dessine d'autres configurations d'influence. Trois domaines culturels, d'après les exemples ici présentés, laissent apparaître une centralité et une spécificité du modèle d'attraction parisien à l'échelle internationale : il s'agit du théâtre, du musée et, dans une moindre mesure, de la mode. Ce modèle d'attraction d'une capitale hégémonique cumule toutes les formes de capital et polarise fortement l'espace proche ou lointain. Malgré ses inconvénients multiples, tôt dénoncés en France même, il exerce une fascination culturelle sur d'autres espaces urbains pourtant nés d'histoires bien différentes : de l'Art Institute de Chicago analysé par Véronique Tarasco-Long, dont les fondateurs se réfèrent en permanence au Louvre, aux théâtres des autres capitales européennes du XIX^e siècle, avides de mettre sur scène traductions et adaptations des pièces parisiennes à succès.

3. L'Arc de Triomphe, la colonne Vendôme, l'arc de triomphe du Carrousel, l'obélisque de la place de la Concorde, le Panthéon sont autant de décalques de monuments romains ou antiques pour marquer les hauts lieux de la ville.

À la longue toutefois, cette hégémonie subit le même processus d'affaiblissement en art et en littérature au tournant des XIX^e et XX^e siècles que les fonctions religieuses et artistiques internationales de Rome à la fin de l'Ancien Régime, évoquées plus haut. Ceci n'est pas tellement lié à un cycle historique inéluctable de rattrapage des vieilles capitales par les nouvelles capitales, mais plutôt au fait que ce modèle d'attraction se décompose lui-même tendanciellement de l'intérieur. Si l'on reprend l'exemple du théâtre, ce que j'ai appelé le phénomène d'« Hollywood-sur-Seine » du monde théâtral parisien repose sur un équilibre instable dû à la multiplicité des conditions nécessaires à son rayonnement : il implique une centralisation de la production, des talents (auteurs, acteurs, metteurs en scène, décorateurs, costumiers), des publics, un certain contrôle de l'État, une abondance des capitaux investis dans les spectacles, une diffusion internationale renouvelée du modèle culturel français fondé sur un mythe parisien à la fois ancien et réactualisé périodiquement par de multiples canaux (mode, iconographie, littérature, guides, etc.).

De même, le Louvre fascine les collectionneurs du Nouveau Monde au point (dissymétrie significative) qu'ils consentent des donations au musée parisien comme à leurs propres musées⁴. Pourtant, peu à peu, la disproportion des ressources allouées aux deux institutions joue bientôt au détriment du Louvre, malgré le patriotisme des donateurs français ou la générosité américaine. Véronique Tarasco-Long évoque même une véritable guerre des musées des capitales à l'intérieur de l'Europe mais surtout entre l'Europe et l'Amérique à partir de la fin du XIX^e siècle⁵. Cette diffusion internationale du musée national à visée universaliste affaiblit donc inéluctablement la capitale qui l'a inventé, d'autant qu'elle-même au cours du XIX^e siècle multiplie les musées thématiques alternatifs, privés ou publics. En parallèle, les autres capitales (en tout premier lieu Londres) « inventent » le « musée éphémère » avec les expositions temporaires de maîtres anciens, ce qui affaiblit la fascination exercée par les grands musées qui exportent leurs chefs-d'œuvre⁶.

Ainsi le succès de la circulation du modèle parisien d'attraction dans ces divers domaines est aussi le principal facteur de son affaiblissement à moyen terme. De plus, les représentations orgueilleuses qui l'ont rendu possible sont en même temps la source des difficultés de son adaptation aux temps

4. Ainsi après 1917, 17,11 % des collectionneurs-donateurs au Louvre sont des étrangers.

5. Sur l'usage du modèle parisien pour la fondation de nouveaux musées à Londres au service de la grandeur britannique, voir Brandon Taylor, *Art for the Nation. Exhibitions and the London Public (1747-2001)*, New Brunswick (NJ), Rutgers U. P./Manchester, Manchester U. P., 1999, notamment p. 93.

6. Cf. Francis Haskell, *Le Musée éphémère. Les maîtres anciens et l'essor des expositions* (2000), trad. fr. Paris, Gallimard, 2002, notamment p. 42 sq. et chapitre III.

nouveaux⁷. Confortés dans leur sentiment de supériorité par les imitations dont ils font l'objet, rendus insensibles aux critiques internes par l'attraction internationale persistante qu'exerce Paris sur les élites américaines et européennes⁸, les tenants du franco-centrisme, c'est-à-dire en réalité du parisiano-centrisme, négligent les signes avant-coureurs du déclin et contribuent ainsi à l'aggraver en rejetant les propositions de renouveau ou les avant-gardes. Bien des recherches récentes le démontrent, de l'enseignement supérieur à la littérature en passant par la musique⁹.

Un tel blocage ou un tel déclin, en dépit d'une concurrence inhérente même au domaine culturel concerné, ne semble pas concerner les capitales des modes et en particulier son centre longtemps incontesté, Paris. Daniel Roche en fournit l'explication. Comme le théâtre ou le musée central, le phénomène de la mode dépend d'abord des élites sociales, de la consommation de luxe, d'un circuit complexe reliant créateurs, diffuseurs, supports visuels et journalistiques, circulation des élites et des intermédiaires culturels dans les espaces européens. Il suppose brassages et hiérarchies distinctives, volonté d'originalité et désir d'imitation, frottement des classes et marquage des limites, bref la société complexe et mobile qu'on ne rencontre que dans une grande capitale. La rivalité franco-anglaise (c'est-à-dire en fait entre la bonne société parisienne et la bonne société de Londres), plus qu'au théâtre ou au musée, trouve dans la mode un nouveau terrain de choix. Mais, dans cette guerre symbolique des apparences, il ne peut y avoir ni vainqueur ni vaincu définitif. Paris a ses anglophiles et ses dandys et le plus grand couturier du Second Empire, Worth (1825-1895), fournisseur de l'impératrice, est né en Angleterre bien que tôt établi à Paris (1858), tandis que les aristocrates anglaises s'attachent le *Journal des Dames* diffusé dans trente huit capitales d'Europe¹⁰. Si, sur le long terme, l'attrait des modes parisiennes l'a emporté grâce à la spécialisation française

7. Ces représentations ont eu leur prophète, devenu lui-même monument national parisien, en la personne de Victor Hugo. Son avant-propos au *Paris-guide* de 1867 en fixe les *topoi* éternellement ressassés (V. Hugo *et al.*, *Paris-guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, Bruxelles, Verboeckhoven et Cie/Paris, Librairie internationale A. Lacroix, 1867, notamment p. I-V).

8. Ce dont témoigne le succès des Expositions universelles parisiennes ou les tournées des troupes ou des vedettes françaises à l'étranger.

9. Cf. Chr. Charle, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Le Seuil, 1994 ; Blaise Wilfert, *Paris, la France et le reste... Importations littéraires et nationalisme culturel en France (1885-1930)*, thèse sous la direction de Chr. Charle, université de Paris-I, 2003, 2 vol. ; Jane F. Fulcher, *French Cultural Politics and Music, from the Dreyfus Affair to the First World War*, New York-Oxford, Oxford U. P., 1999 ; et du même auteur, « Trajectoires opposées : la culture musicale à Paris et Berlin pendant l'entre-deux-guerres », in Chr. Charle et D. Roche (dir.), *Capitales culturelles...*, *op. cit.*, p. 421-434.

10. Cf. Annemarie Kleinert, *Le Journal des Dames et des modes ou la Conquête de l'Europe féminine (1797-1839)*, Stuttgart, J. Thorbecke Verlag, 2001.

dans les industries du luxe contre le choix de la production de masse anglaise, il faut aussi mettre en rapport cette permanence avec des facteurs plus inattendus que ces différences économiques classiques : la présence de colonies étrangères permanentes ou quasi permanentes de rentiers dans la capitale parisienne, consommateurs et diffuseurs privilégiés de ces modes dans leur pays d'origine, le rôle d'ambassadrices prestigieuses exercé par les actrices françaises en tournée hors de France, la concentration dans la même zone touristique de la capitale des grands hôtels, des commerces de luxe, des cafés et des lieux de spectacle, ou encore la diffusion des guides à destination des étrangers, dont Gilles Chabaud nous rappelle les multiples fonctions apparentes et cachées dans la circulation des modèles culturels.

En dernière analyse, les modèles de centralisation privilégiée dans une capitale et de diffusion par réseaux multipolaires complexes constituent les deux pôles d'une échelle graduée où se placent les champs culturels ici étudiés avec, d'une part, les théâtres et les musées et, de l'autre, les modes et les sports, notamment hippiques. La géographie comparée des champs de course en France et en Angleterre, établie par Nicole de Blomac, montre à la fois le lien avec les capitales monarchiques et la haute société mais aussi la mise à distance de l'espace urbain des capitales *stricto sensu* pour des raisons fonctionnelles et de distinction sociale, voire des rivalités entre centres et périphéries, notamment en France. S'exprime ainsi le point d'honneur identitaire d'aristocraties provinciales anticentralistes qui veulent préserver leur lien privilégié avec l'art équestre¹¹.

La littérature met également en place son espace de célébration spécifique dans la même séquence temporelle. Les cultes rendus aux grands écrivains, forme de religiosité nouvelle issue du rousseauisme finissant, développé par le romantisme et ses variantes nationales, renvoient, avec les contributions de Pierre Boudrot et Michel Espagne, à un cas de figure intermédiaire entre les deux pôles distingués ci-dessus. Relation personnelle et émotionnelle à un homme de lettres peu à peu héroïsé, cette nouvelle pratique culturelle n'implique nullement, en effet, à l'instar des premiers pèlerinages à des saints ou à des lieux consacrés, l'inscription dans l'espace des capitales politiques ou religieuses. Les multiples lieux d'hommage à des écrivains dans l'espace allemand, évoqués par Michel Espagne, le démontrent amplement : Leipzig (Gellert), Münster (Hamann), Pempelfort, près de Düsseldorf (les frères Jacobi), Göttingen (Klopstock), Iéna (Novalis, les frères Schlegel), Wannsee, près de

11. Epsom se trouve à 24 km au sud de Londres et Ascot à 30 km à l'ouest ; Newmarket est à une cinquantaine de km près de Cambridge. À Paris, le Champ-de-Mars, utilisé à la fin du XVIII^e siècle et sous la Restauration, est abandonné pour Longchamp, Auteuil, Vincennes, ou Chantilly. Il existe de nombreux champs de course en province liés aux éleveurs souvent proches de l'aristocratie.

Berlin (Kleist), et surtout Weimar (Goethe, Schiller), mais aussi le cimetière de Montmartre (Heine) ou du Père-Lachaise (Börne) dessinent une nébuleuse qui s'enrichit de génération en génération. Elle englobe maintenant Santa Monica (Californie) où Thomas Mann finit son existence et Sanary-sur-Mer, lieu d'exil d'intellectuels de la république de Weimar.

Même en France, la géographie du culte littéraire échappe en grande partie au centralisme du reste de la vie culturelle française. Les fervents de Rousseau, dont nombre d'intellectuels allemands de la fin du XVIII^e siècle, se rendaient à Ermenonville, tandis que « l'auberge de l'Europe » du « roi » Voltaire accueillait ses fervents au château de Ferney. Comme le montre Pierre Boudrot, l'espace culturel et cultuel du poète écossais Robert Burns ou de Shakespeare est d'abord centré sur des lieux obscurs liés aux enfances de ces poètes. Pourtant cette géographie culturelle diffuse, susceptible de donner naissance à des itinéraires bucoliques, analogues aux pèlerinages médiévaux, n'échappe pas, à la longue (plus nettement au Royaume-Uni qu'en Allemagne), au tropisme centralisateur. Londres capte ainsi le culte de Shakespeare au détriment de Stratford-upon-Avon et en fait un phénomène national voire impérial. À la recherche de lettres de noblesse culturelle, les lettrés allemands, quant à eux, l'initient et le font converger avec celui rendu à Goethe et Schiller, dans la capitale du classicisme allemand, Weimar. Les contingents les plus importants de membres de la Société Shakespeare allemande sont domiciliés à Berlin et dans les autres grandes villes germaniques. Pourtant, ce qui dans des nations à tradition centralisatrice aurait conduit à une annexion par la capitale (cf. le cas de la Société Shakespeare anglaise) est ici maintenu en l'état durablement parce que conforme à la tradition culturelle multipolaire de l'espace germanique dont la vie universitaire, théâtrale, musicale ou artistique fournit autant de confirmations.

PISTES DE RECHERCHE

Malgré leur statut différent, noté d'entrée, les études ici proposées amènent, à travers cette lecture en écho, à dessiner des pistes de recherche ultérieures qui formeront, on l'espère, la matière d'une troisième phase de notre projet comparatif. Celui-ci repose en effet sur plusieurs convictions et hypothèses déjà testées lors de la table ronde : la fécondité de la comparaison européenne, l'utilité des transferts de modèle interprétatif (ici du religieux au littéraire, du religieux au politique, de l'économique au culturel, etc.), le refus des définitions figées *a priori* pour éviter les anachronismes ou les visions téléologiques, l'imbrication des formes culturelles et des espaces urbains, la dynamique incessante qui relie cultures « nobles » et cultures « ordinaires », la circulation constante des modèles qui en transforme le sens et la configuration entre les capitales européennes, voire américaines.

Nous sommes conscients que nous heurtons ainsi des habitudes intellectuelles et surtout, ce qui est plus grave, des intérêts disciplinaires. Les diverses disciplines et les spécialistes des différentes périodes historiques ont intérêt à cette division du travail qui permet à ceux-ci de reprendre les mêmes questions sous de nouveaux angles sans tenir compte des autres approches. Il n'y a pas là pour nous seulement une volonté de transgresser des limites admises, mais surtout l'expression d'une conviction : seule cette réunification à propos d'un thème comme celui des capitales culturelles pourra permettre de comprendre réellement l'ensemble des phénomènes dans leur dynamique et leur spécificité. Ce sont en effet l'interaction sociale et symbolique et la communication quasi immédiate, que permettent la proximité spatiale et la rencontre, ailleurs plus improbable, difficile ou aléatoire, entre individus relevant de différents champs, qui confèrent au champ de production des biens symboliques d'une capitale son pouvoir d'attraction et de consécration, sa dynamique et son originalité intrinsèques.

Il ne s'agit pas là pour autant d'une donnée de nature intemporelle valable pour toute capitale culturelle, mais de ses caractéristiques majeures à l'époque considérée (XVIII^e-premier XX^e siècle). Elle serait moins vraie en amont (faute de la construction d'un État territorial suffisamment unifié et centralisé et d'institutions culturelles à rayonnement extra-local), moins agissante également à partir du second XX^e siècle sous l'effet des transformations de la vie culturelle : constitution des « collèges invisibles » dans les disciplines scientifiques et la vie universitaire en général, dénationalisation et dispersion de nombre d'activités culturelles (festivals, congrès, expositions temporaires), domination croissante des logiques économiques sur les initiatives politiques, ou encore mise en place de structures de communication instantanées qui n'exigent plus la proximité spatiale des divers acteurs de la vie culturelle, concentration enfin de certaines activités dans les « métropoles » culturelles (on parle aujourd'hui en géographie de « *global cities* »), moins liées à un espace déterminé et à une logique nationale¹².

Ce programme est donc en même temps, au second degré, une proposition de redécoupage chronologique de l'histoire culturelle des grandes villes dans un temps plus long. On devra s'interroger sur les limites chronologiques au sein desquelles cette problématique conserve ses vertus heuristiques et comparatives ; rechercher quels sont les facteurs qui ont amené des espaces régionaux ou nationaux qui échappaient à ce processus de polarisation à s'y

12. Cf. Boris Grésillon, *Berlin métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002 ; Pierre-Michel Menger, « L'hégémonie parisienne. Économie et politique de la gravitation artistique », *Annales ESC*, 6, 1993, p. 1565-1600 ; Saskia Sassen, *The Global City. New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton U. P., 1991 ; Martin Shefter (éd.), *Global City. The Economic, Political and Cultural Influence of New York*, New York, Russell Sage Foundation, 1993.

conformer progressivement, déterminer quand, dans quels domaines et dans quelles régions de l'Europe, les capitales culturelles perdent une partie de leur pouvoir de domination. Quelques-unes des contributions ici présentées apportent des débuts de réponse.

En second lieu, et cela renvoie au choix également délibéré de la longue durée, l'espace social spécifique d'une capitale culturelle résulte à la fois de l'accumulation des productions culturelles des différentes générations (et de leurs oppositions ou traditions réactivées), de l'inscription de cette histoire culturelle dans des lieux spécifiques et de la remise en cause permanente des découpages entre secteurs de la vie culturelle que les spécialités universitaires ont, pour des intérêts académiques extrinsèques, érigés en frontières souvent anachroniques par rapport aux époques étudiées.

Cette spécificité est souvent niée ou oubliée en fonction d'une illusion rétrospective fallacieuse sur l'autonomie et la division entre les divers champs de production de biens symboliques. Cette illusion provient en fait d'une projection de la situation contemporaine sur un passé beaucoup plus long que les disciplines spécialisées ont intérêt à éterniser de manière anachronique. Or on a vu ici comment des champs relevant de disciplines universitaires complètement différentes comme la mode et le théâtre, la littérature et la religion, ou le sport et la presse doivent, dans un espace et un temps donnés (les capitales aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles) être pensés et analysés ensemble pour mieux en comprendre les dynamiques cachées.